

“Pirandello, le fou Henri IV”

De Yannis Hott

Monologue

Musique d’Antonio Vivaldi, «La folie»

Traduit par Claudie Sanséau

« Henri IV, le fou »

La scène

Un fauteuil royal au centre de la scène. Deux chaises, une à droite, l’autre à gauche de la scène, d’un côté, des costumes et accessoires variés accrochés à un porte-manteau semblant un mannequin représentant le Roi Henri IV. De l’autre côté, un grand miroir sur un chevalet. Au-devant de la scène, près des coulisses, à droite, le portrait entier de Mathilde, à gauche, celui de Frida.

Voilà la scène, mais on pourrait aussi proposer une autre solution : un trône

entouré de quatre chaises. (Une musique part, prélude du thème de la folie. Sortant du public monte l’acteur. La musique s’éloigne jusqu’à devenir musique de fond. L’acteur au public.)

Acteur

Bonjour à toutes et à tous. Je suis l’acteur qui interprètera le rôle d’Henri IV, créé par Luigi Pirandello. Je résume la trame pour qui ne connaît pas l’histoire.

Un jeune aristocrate, au début du vingtième siècle, participe à une cavalcade, à l’occasion d’un carnaval. La marquise Mathilde de Spina dont il est follement épris y

participe également, ainsi que Tito Belcredi, son prétendant. Mathilde porte le costume de Mathilde de Toscane, Il décide alors de se travestir en Henri IV de Francofonie, qui était amoureux d'elle. Mais, le baron Tito Belcredi le désarçonne, il tombe, cogne la tête et reste fixé dans ce rôle. Devenu fou, on l'enferme dans une villa avec des personnes pour s'occuper de

lui. Il reste dans la folie durant douze ans, mais un jour il retrouve la raison, toutefois, il décide de continuer à feindre la folie pendant huit ans, car il refuse de retourner dans la société. Mais un jour, Mathilde, Belcredi, son neveu, Carlo di Nolli avec un psychiatre, décident de reconstruire la scène, le mettant face à la fille de Mathilde, Frida, pensant que cela pourrait le guérir. Il essaie d'embrasser Frida, Belcredi intervient et à ce moment, Henri IV le poignarde. Après cet homicide, Henri IV décide de continuer à se feindre fou pour toujours.

Yannis Hott, s'interroge sur le cas Henri IV, cherchant à comprendre comment il vécu ces vingt années et comment il vivra après avoir tué Belcredi.

Maintenant, j'irai me vêtir pour ce rôle. Pendant ce temps, imaginez autour de moi, dans la peau d'Henri IV, les quatre vassaux, les conseillers, les deux valets et le vieux serviteur Giovanni, qui durant vingt ans ont

été à mon service. Répétons-le. Yannis Hott se demande : comment Henri IV a vécu ces années de réclusion dans une villa ? Comment fera-t-il à recommencer une nouvelle vie ?

Une vie de fou.

Quel est le message que l'auteur veut nous transmettre ? Yannis Hott, par la bouche d'Henri IV, où se cache Pirandello lui-même, expose sa sévère accusation envers la

société de cette période, dévoilant la comédie que chacun joue, derrière son masque de folie.

L'œuvre voulait et veut aussi être un acte d'accusation envers la société actuelle.

Nous le verrons en chemin. Maintenant, je vais commencer.

Pause musicale.

(L'acteur s'habille, ensuite, il s'assied sur son trône)

Henri IV

(Altéré après avoir tué Belcredi)

Chers vassaux, Landolfo, Arialdo, Ordulfo, Bertoldo, et aussi toi Giovanni, mon vieux serviteur, et vous, là-bas, mes deux valets, qui pendant vingt ans, avez été auprès de moi, comme maintenant, jouant à la perfection les rôles qui vous avait été assignés par mon « aristocratique » neveu, le « riche » jeune Marquis Carlo Di Nolli, qui s'est chargé de nous soutenir pour toutes choses, pourvoyant à nos nécessités quotidiennes, au paiement pour vos services, maintenant, l'heure est arrivée, malheureusement, de nous faire nos adieux.

(Action et musique)

Je vous libère tous de vos précieuses tâches de Conseillers et Valets. Par conséquent, enlevez vos costumes factices. Et retournez à la vie réelle, d'aujourd'hui, quittez la vie feinte, médiévale où je vous ai contraints à vivre. Je vous confesse que je vous ai admirés dans votre rôle d'acteurs engagés pour me tenir compagnie.

Compagnie ou contrôle ? Hein ? Qu'en dites- vous ?

Le silence règne souverain sur vous. (Action avec musique)

Maintenant que j'ai tué le baron Tito Belcredi, maudit soit-il, pour la belle Marquise Mathilde Spina qui s'apprêtait, l'idiote, l'idiote à me démasquer de vingt années de folie, suivant le conseil de ce vieux psychiatre, me mettant devant, sa jeune fille Frida, exactement comme elle vingt ans auparavant, espérant par cette vision me me faire retrouver la raison.

Maintenant, maintenant que je l'ai éliminé, en le tuant, je me réfugierai dans la folie, cette fois jouant volontairement le rôle de fou afin d'échapper à une condamnation certaine qui me priverait des soutiens qui jusqu'à aujourd'hui m'ont... disons même, nous a entretenus. Pour être clair.

Vous retournerez à votre vie normale, tandis que moi, je resterai seul, à jouer au

fou, enfermé dans cette villa qui sera ma prison. Ou dans une autre véritable prison. Comme l'a été pendant vingt ans ce faux palais, décoré en style médiéval, car, vous devez savoir, et vous le savez certainement, que je fus interné là parce que la chute de cheval provoquée par mon rival en amour, le fameux Tito Belcredi que j'ai tué, me fixa dans le rôle dans lequel je m'étais masqué ; le rôle d'Henri IV. Mais la raison véritable, la vraie raison, c'était de me cacher à la société sicilienne à cause de ma soudaine diversité dont j'avais honte.

Les fous, les fous ont toujours été éloignés de la vie commune. La diversité, la folie, faisait peur, fait peur, mieux vaut la cacher à l'aristocratie, à la société bourgeoise.

Et vous, Landolfo, Arialdo, Ordulfo, Bertoldo, et mes valets et mes serviteurs, vous fûtes engagés pour être auprès de moi, comme de véritables acteurs, vous avez très bien joué votre rôle, très, très

bien. Vous méritez d'être applaudis. (Il applaudit)

(Action et musique)

Et maintenant, ce sera la dernière fois que je vous parle. Désormais, vous ne devrez plus jouer vos rôles.

Le marquis Di Nolli pourvoira seulement à l'indemnité qui vous est due. Enfin je l'espère, par les temps qui courent, ou peut-être, qu'il pourvoira seulement à mes besoins, car je lui ferai croire, où que je sois interné, que je suis encore fou. Mais il pourrait aussi continuer à vous payer. Si vous aussi, serez condamnés pour complicité. Je n'en sais rien, je n'en sais rien !

Mais moi, j'ai le devoir de vous dire que maintenant, je suis sain d'esprit, sain, depuis huit ans, je suis sain d'esprit et je ne l'ai montré à personne. Même pas à vous. Sain, que diable !

Je suis sain, sain, sain, depuis huit ans.

Et vous m'avez secondé dans mes folles mises en scène, alors que dans mon for intérieur, je riais, je riais de vous, de vos prestations pour justifier vos services.

Vous croyiez que je ne savais pas, qu'à peine je tournais le dos avec ma lampe à huile pour aller me coucher, vous allumiez la lumière électrique pour vous - ici et aussi là, dans la salle du trône ! Je faisais semblant de ne pas voir... Je feignais ! Et une fois dans ma chambre, j'entendais vos commentaires, « le pauvre, il ne sait pas que dehors, la vie continue, pendant que lui, il est resté bloqué dans le

temps, dans l'histoire du passé, le pauvre, le pauvre malheureux ! »

Et puis, en silence, vous retiriez vos costumes pour retourner chez vous vivre dans le présent, et le matin tôt, toujours en silence, vous reveniez à la villa pour redevenir de faux personnages, prêts à dialoguer avec moi.

(Action et musique)

Pendant douze ans je pensais que vous étiez mes contemporains que j'appréciais et que j'estimais, mais, durant huit ans, depuis que je me suis repris, je vous ai vus comme des marionnettes, mieux, comme des clowns, des clowns, des clowns au service du pouvoir, de l'argent, nécessaires à votre survie, mais vous étiez le miroir de la société dans laquelle je ne voulais pas et je ne veux pas entrer, parce que c'est une société déshumanisée, plus folle que moi. Mais moi je joue tandis que vous, vous la vivez.

(Action et musique)

Ce qui m'a manqué, c'est l'amour d'une femme. Resté seul dans mon onanisme, pendant que vous, la nuit, vous étiez enlacés avec votre douce moitié. Comme je vous ai enviés. Maintenant avec l'assassinat de Belcredi, je me suis libéré de mon masque de fou, je vous ai révélé la vérité, mais maintenant, je vous confesse que pour

les autres, je resterai dans la folie par libre choix. Je préfère être fou ici, plutôt que masque là où vous-mêmes irez vivre la folie, pendant que moi, je continuerai à jouer le fou jusqu'à ce que l'oubli me capture, m'ôtant ce costume puant.

Et, si l'on vous juge complice du délit, vous resterez avec moi, et alors, nous jouerons deux rôles : un faux pour les visiteurs qui ne manqueront pas de venir nous trouver, comme phénomènes de cirque, disons, et un réel, de complices par nécessité de survivance. Et, Oui..

(Action et musique)

Mais pour que vous me connaissiez mieux, je vais vous parler de moi, de mon moi intime, de ma personnalité et de mon amour fou d'où naît toute l'histoire que nous avons vécue ensemble pendant vingt ans.

Vous devez savoir que lorsque j'étais jeune, j'avais des comportements étranges, égocentriques, d'acteurs, et, dans le milieu noble où je vivais, on me considérait comme quelqu'un avec la tête dans les nuages, dans les nuages ! Un fou.

J'aimais jouer la comédie, j'aimais m'exhiber, j'aimais être au centre de l'attention à chaque fête, parce que j'étais tombé follement amoureux d'une jeune femme, la marquise Mathilde Spina, qui n'osait pas me regarder dans les yeux, tant mon ardent désir envers elle se lisait dans mon regard. Même, à chaque fois qu'elle me voyait, elle s'éloignait, indignée par ma passion. Et moi, je souffrais, je souffrais.

(Action et musique)

Pour le carnaval, nous avons l'habitude de nous masquer et d'aller à cheval le long du parc de mon neveu Carlo di Nolli, très riche et généreux. Quand j'appris que Mathilde

aurait endossé le costume de la duchesse Mathilde di Canossa, qu'Henri IV avait courtisée, s'agenouillant devant elle pour la conquérir, je décidai de me travestir en Henri

IV, parce qu'après la cavalcade, dans le salon où on aurait dansé, je voulais moi aussi me jeter à ses pieds devant tout le monde afin de lui démontrer mon amour fou.

Afin d'être à la hauteur du personnage, pointilleux comme je suis, je lus et relus pendant un mois entier des livres d'histoire parlant d'Henri IV, de ses vicissitudes et de ses péripéties. Je voulais exceller, exceller, me montrer grand connaisseur de la vie d'Henri IV et conquérir ainsi tout le monde, mais surtout elle, Mathilde.

(Allant vers la scène et s'adressant au public, musique)

Vous tous auriez été capturés par la beauté de Mathilde. Ses seins regardaient les étoiles, son corps sinueux, sa peau blanche comme le marbre, ses lèvres charnues

appelant aux baisers, sa démarche élégante, elle marchait comme une lionne conquérante, sensuelle, et tout le monde lui faisait la cour, en premier, le baron Tito Belcredi. Et moi, j'étais fou de jalousie pour tout ce qui tournait autour d'elle. J'ai fait des folies pour obtenir ses faveurs. Au point de lui faire peur. Mais c'était par amour, parbleu. Par amour, par amour !

(Action et musique)

Mes chers Conseillers, maintenant que vous avez déposés vos costumes sur les fauteuils, comment devrais-je vous nommer ? Amis du passé ? Hommes du présent ?

Mes admirables acteurs, vous avez repris votre visage de la vie présente, Toi Landolfo tu t'appelles Lolo, toi Arialdo tu t'appelles Franco, toi Ordulfo tu t'appelles Momo, toi Bertoldo tu t'appelles Fino, vous êtes surpris n'est-ce pas que je connaisse vos noms ? Surprise, hein ?

(Action et musique)

Vous êtes ici pour me dire adieu.

Ce n'est pas un adieu. Vous reviendrez me voir et nous rirons ensemble de la vie qui nous a été dérobée. Nous nous sommes trompés mutuellement. Quelle honte !
Quelle honte !

Maintenant, il ne me reste qu'à attendre mon arrestation. Si elle a lieu. Maintenant, vous, vous êtes libres, mes chers, libres, après vingt ans de vie feinte, mais pour vous de travail, retournez à la vie réelle, à la vie certainement trompeuse que la société produit. Peut-être que vous m'oublierez ; je vous remercie pour ce que vous m'avez donné : vingt ans de passe-temps, de jeux, d'histoires inventées ou vraies que vous m'avez racontées, vingt ans enfermés dans ces costumes miteux et usés, puants, maintenant, vous aussi plus vieux, vous devrez reprendre possession de vous- mêmes, et, si possible de la vie.

(Action et musique)

Maintenant que vous êtes de nouveau citoyens de ce monde, je désire vous transmettre, à vous, excellents acteurs, quelques vers, pour que vous puissiez les réciter dans votre société, comme nous le faisons, les après-midi dans la villa. Les voici. Diffusez-les. Et récitez-les avec passion, avec art.

Titre : Aimez la diversité

La Diversité est patrimoine de l'Univers. La Nature l'enseigne, nous la montrant. Les plantes sont diverses,
les fleurs sont diverses,
les graines sont diverses,
les animaux sont divers,
les poissons sont divers,

les matières sont diverses :
la Terre est l'épouse de l'Eau,
l'air est baigné par l'éclat du Soleil.

Des êtres différents vivent sous Terre. Et dans cette
diversité, il y a nous :

ethnies différentes, coutumes différentes. éducations
différentes, langues différentes, folies diverses,

amours divers.

Des diversités qui ne s'accordent pas. Pourquoi, pourquoi,
pourquoi ?

Parce que prévaut l'égoïsme de domination, avoir le dessus
sur l'autre avec force. Maintenant, c'est à vous, vivants en
course, de proposer une nouvelle harmonie de Vie. La
diversité est richesse.

Moi, j'aime ma Diversité qui m'enlace. Maintenant, allez,
allez en paix !

(A lui-même, arpentant la scène)

Comment est-ce possible qu'ils ne m'aient jamais
demandé pourquoi je l'ai tué, pourquoi je me réfugie dans
la folie ?

Aucunes questions, bouches cousues, par choix ou par
crainte ?

Domage, ils auraient su que l'assassinat n'a pas été un
raptus de folie, mais un acte prémédité durant huit ans de
haine mûrie en moi, pour ce que m'avait fait Belcredi en
me désarçonnant, et, surtout, parce qu' il avait volé mon
amour, la passion de ma vie, mon obsession : Mathilde.

Tout naît de là. De mon amour non partagé pour Mathilde.

(Action et musique)

Vous devez savoir, que quand j'ai embrassé Frida, n'étant pas fou, je savais que c'était une fiction, mais eux, cette bande de provocateurs, non. Ils pensaient que j'agissais en tant que fou. Et, je savais que mon comportement, mon transport, mon désir envers Frida dans le rôle de Mathilde, aurait déclenché une réaction chez Belcredi. Tout était calculé. J'avais une occasion en or pour me venger du tort subi et le tuer, et je savais qu'agissant en fou j'aurais été justifié aux yeux de la justice. « Que peut-on faire, s'il est fou ? »

C'est ce qu'auraient dit les juges. Pour moi, c'était la solution idéale pour mettre fin à cette mascarade : libérer mes conseillers de cette fiction, démontrer à Mathilde que j'avais tué pour elle, parce que cet acte restera fixé dans sa mémoire, même si elle me déteste, et enfin, rester par choix dans la folie, m'empêchant de retourner dans cette société élitiste, malsaine, égoïste, raciste, homophobe. En réalité inhumaine. Inhumaine !

Et tout le monde ainsi m'aurait pris pour un fou, évité, montré du doigt, exclu, isolé, Maintenant, qui sera mieux que moi, enfermé dans ce cocon de folie ?

Je vivrai sincère envers moi-même, et fou pour les autres. Un double rôle. C'est la vie qui s'impose à nous tous, être double.

(Action et musique)

Ah, vous êtes retournés. Toi Landolfo, toi Arialdo, toi Ordulfo, toi Bertoldo pour accompagner Monseigneur qui vient me trouver pour la première fois avec mes amis, mais sans le Baron Tito Belcredi que j'ai tué. Et que voulez-vous ? La haine vous empêche de parler ?

Ce sera moi à parler et à vous dire ce que je pense.

Vous, Conseillers, vous deviez savoir jouer ce rôle de vie feinte pour vous-même, pas pour le représenter devant moi (...) ; vous sentant vivants, réellement vivants dans l'histoire de l'an mille cents, ici à la cour de votre empereur Henri IV ! Et penser, au vingtième siècle, les hommes, pendant ce temps se battent entre eux, luttent avec une angoisse sans répit pour déterminer

leur destin, pour voir comment se résoudre les faits qui les oppressent et les tiennent en agitation. Alors que vous, vous êtes déjà dans l'histoire ! Avec moi ! Aussi triste que soit mon cas, et horrible les faits ; après les luttes et douloureux les événements : c'est désormais de l'histoire, ça ne peut plus changer, ça ne changera plus, vous comprenez ? Fixé à jamais : vous pouvez vous reposer, admirant comme chaque effet suit, obéissant, à sa cause, avec une parfaite logique, et chaque événement se déroule précis et cohérent dans tous les détails. Le plaisir, le plaisir de l'histoire, qui est si grand !

Mais, Monseigneur, tandis qu'immobile, vous vous agripper des deux mains à votre sainte tunique, des manches, glisse, glisse, s'échappe comme un serpent, quelque chose dont vous ne vous rendez pas compte. La vie, Monseigneur !

Et, quelle surprise quand, à l'improviste vous la voyez devant vous s'échappant de

vous-même ; quel dépit, quelle colère ; ou quels remords, quels remords aussi. Ah, si vous saviez, combien moi j'en ai eu ! (...)

Attention à ne pas vous plonger comme moi à considérer cette chose horrible, qui rend vraiment fou : si vous êtes a

côté d'un autre, et que vous le regarder dans les yeux (...) vous pouvez vous imaginez comme un mendiant devant une porte qui ne s'ouvrira jamais : qui entre, ce ne sera jamais vous, avec votre monde intérieur, tel que vous le voyez et le touchez ; mais un inconnu à vous, comme cet autre dans son monde impénétrable vous voit et vous touche...

A certains moments de silence intérieur, quand notre âme se dépouille de toutes les fictions habituelles et que nos yeux deviennent plus aigus et pénétrants, nous nous voyons nous-mêmes dans la vie, et nous voyons la vie en elle-même, dans une nudité aride, inquiétante ;(...) alors, tout ce qui forme l'existence quotidienne, (...) nous apparaît dénoué de sens, sans but.

Bouffons ! Bouffons ! Bouffons ! Vous n'êtes que des bouffons.

(Action et musique)

Mais regardez cet imbécile de Bertoldo, en train de me regarder bouche bée...

Tu ne comprends pas ? Tu ne vois pas comment je les traite, comment je les déguise, comment je les fais paraître devant moi, comme des bouffons effrayés ! Et ce qui les terrorise, c'est que j'arrache leur masque comique découvrant leur travestissement ; comme si ce n'était pas moi qui les avait contraints à se masquer, pour le plaisir de faire le fou !

Mon Dieu, l'impudence de se présenter là, avec son galant à coté... - Et ils avaient l'air de se prêter à ce jeu par compassion, pour ne pas faire enrager un pauvre fou hors du monde, hors du temps, hors de la vie ! - Autrement celui-là, le mort, le baron Belcredi, pensez-vous qu'il aurait supporté une telle arrogance ! - Eux oui, tous les

jours, à chaque moment, ils prétendent que les autres soient comme ils veulent eux ; mais cela n'est-ce pas de l'arrogance ? - Qu'est-ce donc ! -

C'est leur manière de penser, leur manière de voir, de sentir : chacun à la sienne.

Et vous, Conseillers, vous aussi vous avez la vôtre, hein ?

Pour Lire la suite contacter l'éditeur